La tentation littéraire de l'art contemporain

COLLOQUE INTERNATIONAL

le lieu unique
Nantes

jeudi 16
vend. 17
octobre
2014





UNITÉ MIXTE DE RECHERCHE
théorie et histoire
des arts et des littératures
de la modernité
XIXe-XXIe siècles







LA TENTATION LITTÉRAIRE DE L'ART CONTEMPORAIN

JEUDI 16 OCTOBRE

Matin

9h00 *Accueil des participants*

9h30 OUVERTURE DU COLLOQUE

Allocutions de Patrick GYGER, directeur du Lieu Unique, et de Pierre-Jean GALDIN, directeur de l'École supérieure des Beaux-Arts de Nantes Métropole
Allocution de Bruno BLANCKEMAN, directeur du pôle « Fiction et non-fiction » / THALIM
Allocution de Magali NACHTERGAEL, coresponsable du programme « Les Contemporains »

10h20 Pascal MOUGIN (Université Paris 3)
Introduction

10h35 *Pause*

HISTORIQUES (1)

Présidence : Magali NACHTERGAEL

10h50 Denis LAOUREUX (Université libre de Bruxelles)
Images et mots dans l'art contemporain en Belgique (d')après Magritte

On postule qu'une large part de la production artistique belge actuelle intégrant le fait linguistique s'enracine dans les tableaux-mots de Magritte. Cette communication voudrait développer cette hypothèse en partant de l'impact exercé par Magritte sur Broodthaers (questionnement du langage) et sur Dotremont (mise en scène de l'écriture). Il s'agit de montrer comment ces derniers ont ouvert deux voies ayant infléchi les relations entre image et texte dans l'art actuel en Belgique.

11h10 Anne MŒGLIN-DELCROIX (Université Paris 1)
L'artiste en écrivain « amateur » selon Jean Le Gac

Jean Le Gac a vraiment inauguré quelque chose d'inédit dans le domaine qui nous occupe. Tout en le situant dans un contexte plus large, mon idée serait de m'appuyer sur les textes où, comme il l'a fait beaucoup plus explicitement pour le personnage du « Peintre », Le Gac évoque l'écrivain et l'activité d'écriture avec cette manière réflexive si caractéristique des années 70 (d'où le « selon »).

11h30 *Discussion*

11h50 Harold HINSINGER (Université Paris 4)
Écrire en quelque façon. Œuvres et théories de Victor Burgin

L'artiste anglais Victor Burgin manie photographie, vidéo et nouvelles technologies. Formellement, ses œuvres reposent sur l'association souvent reconduite du texte, de l'image photographique et/ou filmique et du pictogramme. Les processus narratifs complexes créés par la juxtaposition du texte et de l'image, l'accent mis sur la prise de position du spectateur dans le processus d'interprétation, résultent du penchant de l'artiste pour les théories sémiotiques et psychanalytiques.

12h10 Camille DEBRABANT (Université Paris 1)
Le peintre rattrapé par l'écrivain : une réconciliation de l'image et du texte dans la peinture française des années 1980 ?

Lieu d'intégration du langage, les peintures de Jean-Michel Alberola et de Robert Combas procèdent d'une conceptualisation de l'image ou à l'inverse d'une complète désacralisation de la lettre. Elles consacrent toutefois le même procédé d'hybridation qui constitue la spécificité de la scène française et contraste avec le régime de contiguïté du texte et de l'image dominant la *Pictures Generation* américaine. Symptôme postmoderne, l'« éruption du langage » traduit-elle une intention didactique ou la volonté d'activer la participation du spectateur à l'œuvre ?

12h30 *Discussion*

Après-midi

HISTORIQUES (2)

Présidence : Bruno Blanckeman

14h30 Émeline Jaret (Université Paris 4)
Philippe Thomas, artiste de l'*entre-deux*.
Introduction à l'analyse de la structure narrative de son œuvre

De 1981 à 1995, le travail de Philippe Thomas s'élabore selon un dispositif fictionnel, faisant appel à des références littéraires telles que Georges Perec, Vladimir Nabokov, Claude Simon ou Jean Potocki entre autres. Cette communication propose d'analyser la structure narrative de cette œuvre, troublée par la délégation de l'autorité auctoriale dont elle fait preuve, ainsi que par les diversités formelles qu'implique la pluridisciplinarité de l'artiste.

14h50 Cécile Mahiou (Université Paris 1)
Spoerri, Perec, Levé : la liste comme tactique

À partir d'une une étude comparée de *Topographie anecdotée du hasard* de Spoerri, *Je me souviens* de Perec et *Œuvres* Levé, on se propose de montrer comment la forme liste + index leur permet de déjouer les codes de l'écriture autobiographique et la logique linéaire caractéristique du récit fictionnel ou factuel. On analysera les enjeux de ce choix tactique, notamment sur le plan de l'inscription de ces dispositifs et de leur réception dans les deux champs respectifs de l'art et de la littérature.

15h10 *Discussion et pause*

PANORAMAS CONTEMPORAINS

15h30 Jean-Pierre Salgas (École d'architecture, Marne-la-Vallée)
Édouard Levé : la littérature comme « art contemporain »

La « tentation littéraire » est dès le départ présente dans ce qui deviendra l'art « contemporain » – chez le rousselien Marcel Duchamp (Rrose Sélavy). Et, à partir de la Seconde Guerre Mondiale, la tentation « art contemporain » est celle d'une partie de la littérature française soucieuse de repartir à zéro – chez Raymond Queneau (*Exercices de style*, dont en 1960, l'Oulipo sera une des conséquences). Dans le dernier quart du xxe siècle, notamment parce que Georges Perec a installé l'Oulipo dans tout le champ de la création bien au-delà du groupe et de la littérature, les deux n'ont cessé de se croiser (Sophie Calle, Claude Closky, etc.). Je reviendrai ici sur la trajectoire d'Édouard Levé (de 1992 à 2007), d'abord peintre moderne puis photographe plasticien et artiste-écrivain contemporain (*Œuvres*, 2002). D'Édouard Levé et de certains de ses amis (Valérie Mréjen, Thomas Clerc).

15h50 Magali Nachtergael (Université Paris 13)
La « néolittérature » : littérature plastique et fictions d'artistes

Depuis 2011, le séminaire *Les Contemporains, littérature, arts visuels, théorie*, a invité des artistes contemporains de la scène française et européenne pour évoquer les liens que leurs travaux entretiennent avec la fiction, le récit et la recomposition du réel dans l'intervalle qu'ouvre le texte et l'image, la narration et la plasticité. Chaque intervention remet un peu plus en cause la notion de « littérature » en l'ouvrant aux dispositifs plastiques, à l'oralité et à la performance qui réactualisent sans cesse le texte dans un nouveau cadre événementiel. Au-delà de l'écrit d'artiste ou du *statement*, quelle forme peut prendre cette littérature qui se rematérialise à l'ère du numérique ? Cette intervention se présente comme un bilan intermédiaire du séminaire.

16h30 *Discussion*

TABLE RONDE

17h00 Animée par Jean-Max Colard (Université Lille 3)
et Nicolas Fourgeaud (Haute École des arts du Rhin, Strasbourg),
avec Mathieu Copeland, Elodie Royer et Yoann Gourmel, commissaires d'exposition

VENDREDI 17 OCTOBRE

Matin

FICTIONS

Présidence : Anne Mœglin-Delcroix

10h00 Laurence Corbel (Université Rennes 2)
Arts de la fiction, fictions de l'art

À partir d'un corpus d'écrits fictionnels d'artistes – fictions documentaires de Tacita Dean, fictions politiques de Liam Gillick et pop fictions de Richard Prince –, on analysera le statut de ces fictions qui comportent plusieurs niveaux de narration et associent au récit d'une histoire celui d'une œuvre en train de se faire. Dans la perspective d'une approche pragmatique, il s'agira de dégager la spécificité de ces dispositifs fictionnels artistiques au regard des fictions littéraires.

10h20 Kim Gorus (École supérieure des arts Saint-Luc, Anvers)
Entre historiographie et fiction : l'emploi de textes comme stratégie artistique

Cette présentation compare deux stratégies « littéraires » différentes dans la pratique de l'art contemporain via l'étude des livres d'artistes, *Inventory of Possible Narrations* (Paul Hendrikse, 2013) et *Sweet Sweat* (Roee Rosen, 2009), et étudie comment l'utilisation de textes et du format du roman peut servir des stratégies très diverses qui contribuent à la problématisation et à la diversification de concepts autoritaires comme ceux d'identité, d'histoire et de Livre.

10h40 *Discussion et pause*

11h15 Sylvia Chassaing (École normale supérieure)
Fonctions des textes dans *Doubles-Jeux* de Sophie Calle

Dans *Doubles-Jeux*, Sophie Calle se propose d'incarner le personnage qu'elle a inspiré à Paul Auster dans Léviathan, Maria, en réalisant les projets artistiques que l'écrivain new-yorkais lui y prête, mais aussi en lui offrant de diriger ses actions pendant une semaine, de façon à faire d'elle un personnage dont il serait l'auteur. *Doubles-jeux*, littéraire par son origine, constitue alors un observatoire des modes d'inclusion du texte dans l'art contemporain et de son rapport avec la littérature.

11h35 Émilie Frémond (Université Paris 3)
De rerum fabula / de rerum natura : le livre de la nature et ses fictions.
Patrick Corillon - Joan Fontcuberta

Quoique « le livre de la nature » apparu à la Renaissance ne soit plus aujourd'hui qu'une fable épistémologique, la métaphore acquiert une portée inédite lorsqu'elle rencontre le livre d'artiste qui, réactivant le paradigme d'une lisibilité du monde, transforme l'herméneutique en fiction. Deux artistes contemporains, discrets héritiers du surréalisme, s'y essaient, pour interroger symétriquement la nature de la photographie (Joan Fontcuberta) et celle du langage (Patrick Corillon).

11h55 *Discussion*

Après-midi

FORMES

Présidence : Jean-Pierre Salgas

14h30 Nicolas Fourgeaud (Haute École des arts du Rhin, Strasbourg)
Entre performance et texte littéraire : le cas du « roman parlé » de Benjamin Seror

A partir du constat que les performeurs contemporains entretiennent un rapport moins négatif à l'inscription que leurs aînés, on interrogera le projet de « roman parlé » de Benjamin Seror (Fr., 1979) du point de vue des arts plastiques et de la littérature. On situera le roman dans l'ensemble des outils de l'artiste, et on interrogera la fonction du recours au littéraire. On fera dialoguer ce projet avec l'ouvrage *Attraction Étrange* (2013) de Louise Hervé et Chloé Maillet, et avec quelques œuvres historiques.

14h50 Marion Daniel (ESBA Nantes Métropole)
Anne de Sterk et Dominique Petitgand : paroles manquées

Anne de Sterk et Dominique Petitgand envisagent le texte entre son, visualité et littérature. Traduire le son en image et l'image en son pour mieux désigner l'endroit d'une « parole manquée » chez de Sterk, déconstruire les modes d'énonciation chez Petitgand, accordant autant de place au silence qu'aux mots : chacun invente grâce au montage des formes de récits fragmentés. Avec des moyens sonores et plastiques, ils développent une relation de non-soumission à la langue et au texte, pour en renouveler les règles et le sens.

15h10 *Discussion*

15h30 Véronique Terrier Hermann (ESBA Nantes Métropole)
Modèles littéraires à l'œuvre dans le film essai : le cas Montaigne

Si l'essai tire sa puissance littéraire de Montaigne, le xxe siècle lui ouvrira les portes du cinéma, avant que cette forme libre d'une pensée en mouvement ne s'invite au sein de l'art contemporain. Car force est de constater que le film essai offre aujourd'hui aux artistes toute latitude pour de nouvelles formes d'expressions subjectives, singulières, hétérogènes, nées du rapprochement d'une écriture et d'une lecture.

15h50 Caroline Zekri (Université Paris-Est Créteil)
Le texte anticorps de l'image : D'Agata écrivain

Dans l'œuvre d'Antoine D'Agata, aux côtés des images, souvent *contre* elles, parfois avec elles, le texte (littéraire, politique, théorique) occupe une fonction centrale, que nous avons qualifiée d'« anticorps », pour reprendre et détourner quelque peu le titre de l'un de ses ouvrages majeurs. A travers ces dispositifs où le texte fonctionne comme anticorps de l'image, c'est l'acte littéraire lui-même qui est redéfini (expulsé de la littérature ?) tout autant que l'acte photographique, porté à son extrême limite.

16h10 *Discussion et pause*

AUTOUR D'ARNAUD LABELLE-ROJOUX

Présidence : Jean-Marie Gleize

16h45 Laurence Perrigault (Université de Nantes / CELLAM, Rennes)
« Ceci n'est pas un écrivain » : Arnaud Labelle-Rojoux, un artiste qui écrit.

L'écriture est au cœur de l'œuvre d'Arnaud Labelle-Rojoux : écriture « en dedans », avec des livres publiés chez des éditeurs ; écriture « en dehors », que l'on peut classer à partir des quatre *topoï* relevés par Jérôme Game : le son, le corps, l'image et la scène. Labelle-Rojoux refuse toutefois d'être qualifié d'écrivain ; son intention est plutôt d'accroitre la capacité critique de son œuvre artistique et d'altérer ses créations par l'insertion d'un élément étranger – le langage – qui ajoute de l'impureté à une œuvre par là même contemporaine.

17h05 Arnaud Labelle-Rojoux (Villa Arson, Nice)
Dalida Shakespeare

Comment justifier de mises en perspective théoriques sans boussole, d'obsessions thématiques personnelles, de pratiques de l'écriture empruntant à des genres dépréciés, comme autant de modes opératoires critiques ? Tel est l'enjeu pour l'artiste « qui écrit » hors du champ de la littérature, de la critique d'art et de l'histoire de l'art pur sucre. Peut-on, dès lors qu'on trouve quelque intérêt aux textes qu'il produit, parler de théorie « pratique », voire de théorie « par le bas » ?

17h25 *Discussion et clôture du colloque*

Les intervenants
Les interventions

Pascal Mougin
Introduction

La tentation littéraire de l'art n'est pas nouvelle : des peintres furent poètes ou romanciers, s'essayèrent au théâtre ; Dada et les surréalistes ont multiplié les pratiques hybrides. Mais les enjeux se sont transformés depuis le « tournant textuel » de l'art marqué par l'avant-garde conceptuelle des années soixante, depuis l'apparition, au même moment, de nouvelles poétiques d'« inclusion » et des formes « intermedia », depuis Fluxus, appelant à faire art de tout et s'emparant du discours de la sociologie et de la contestation politique, ou, un peu plus tard encore, avec l'art narratif qui a renouvelé les interactions entre texte et images. Le colloque sera l'occasion d'observer l'empreinte de ce passé dans les productions actuelles qui, d'une manière ou d'une autre, passent par le texte, le récit ou le discours : écrits destinés ou intégrés à l'exposition (cartel, feuillet, texte peint, photographié, sculpté, écrit au néon ou transformé en objet), performances orales (lectures, conférences, entretiens, interventions), livres à part entière publiés par des artistes chez des éditeurs de littérature parallèlement à leurs productions plastiques – toutes combinaisons de ces trois formes également possibles par ailleurs. Comment ces pratiques, plus que jamais, travaillent et transforment les formes littéraires, les régimes de fiction, de fabulation et de récit, aussi bien que le fait littéraire lui-même dans sa réalité pragmatique et sociale.

*Ancien élève de l'École normale supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, agrégé de lettres classiques, Pascal Mougin est maître de conférences en littérature française contemporaine à l'Université Paris 3 Sorbonne nouvelle et membre de l'équipe THALIM / « Écritures de la modernité ». Auteur de plusieurs études sur Claude Simon (*Lecture de "L'Acacia" de Claude Simon. L'imaginaire biographique*, Minard, 1996 ;* L'Effet d'image*, L'Harmattan, 1997 ;* Claude Simon : situations*, dir. en coll. avec Paul Dirkx, Lyon, éditions de l'ENS, 2012), il a dirigé le* Dictionnaire mondial des littératures*, Larousse, 2002 (en coll. avec Karen Haddad-Wotling) et le* Petit Larousse de la littérature française et francophone*, Larousse, 2012. Il a publié plusieurs articles sur les relations entre littérature et art contemporain, en particulier à propos d'Édouard Levé et de Marcelline Delbecq. Il est également artiste photographe.*

HISTORIQUES

Denis Laoureux
Images et mots dans l'art contemporain en Belgique (d')après Magritte

L'hypothèse que nous voudrions soumettre à l'épreuve de ce colloque consiste à postuler qu'une large part de l'art contemporain belge intégrant le fait linguistique trouve une origine dans la peinture de Magritte et dans le positionnement ironique que ce dernier adopte après 1945 à l'égard du monde de l'art. Il serait bien sûr abusif d'imputer à la seule figure de Magritte la « tentation littéraire » de tous les artistes belges contemporains. Néanmoins, on peut penser qu'une logique historique se met en place dans l'immédiat après-guerre au départ du regard posé par la nouvelle génération de poètes et d'artistes sur la peinture et la personne de Magritte. En effet, la fortune critique de la série de tableaux-mots qui avait occupé le Magritte de 1927 à 1930 et la place de celui-ci dans le renouvellement des générations durant les années 1940 et 1950, constituent deux éléments qui vont conditionner l'économie des relations entre mots et images dans la Belgique de la seconde moitié du xxe siècle. Notre communication voudrait partir de l'impact exercé par Magritte sur deux personnalités marquantes : Christian Dotremont et Marcel Broodthaers. Il s'agit de montrer comment ces derniers ont ouvert deux orientations qui se prolongent jusque dans la création actuelle : inscrire

une réflexion sur la nature de l'œuvre d'art au sein même d'un dispositif plastique et exalter la dimension visuelle de l'écriture sur la base d'une équivalence présumée entre image et mot.

Denis LAOUREUX *est docteur en histoire de l'art et archéologie de l'Université libre de Bruxelles où il enseigne, depuis 2005, les matières relatives à l'art moderne et contemporain. Auteur et co-auteur de nombreuses contributions consacrées à l'histoire de l'art en Belgique, il a d'abord orienté ses recherches sur l'intermédialité. Plusieurs de ses ouvrages, dont sa thèse de doctorat publiée en 2008 (*Maurice Maeterlinck et la dramaturgie de l'image*), portent sur les relations entre les arts et les lettres en Belgique. Il s'intéresse également à l'histoire de l'art abstrait ainsi qu'aux écrits d'artistes des XIXe et XXe siècles. On lui doit la publication et la direction d'une quinzaine d'ouvrages sur ces matières, ainsi que le commissariat d'une dizaine d'expositions. Il est membre de l'équipe scientifique de la revue belge d'histoire de l'art www.koregos.org attachée au Palais des Académies et du comité supervisant l'édition critique de la correspondance de Félicien Rops (www.ropslettres.com).*

Anne MŒGLIN-DELCROIX

L'artiste en écrivain « amateur » selon Jean Le Gac

Jean Le Gac a vraiment inauguré quelque chose d'inédit dans le domaine qui nous occupe. Tout en le situant dans un contexte plus large, mon idée serait de m'appuyer sur les textes où, comme il l'a fait beaucoup plus explicitement pour le personnage du « Peintre », Le Gac évoque l'écrivain et l'activité d'écriture avec cette manière réflexive si caractéristique des années 70 (d'où le « selon »).

Anne MŒGLIN-DELCROIX*, ancienne élève de l'École normale supérieure, docteur d'État, est professeur émérite de philosophie de l'art à la Sorbonne (Paris I). Spécialiste des écrits et publications d'artistes contemporains, elle a notamment édité les carnets de travail de Jean Hélion (*Journal d'un peintre*, Paris, Maeght, 1992). Elle a été chargée, entre 1979 et 1994, de la collection des livres d'artistes au Département des estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France. Elle est l'auteur de nombreux articles et catalogues d'exposition sur ce sujet ainsi que de trois livres :* Livres d'artistes *(Paris, Herscher & Centre Georges-Pompidou, 1985),* Sur le livre d'artiste. Articles et écrits de circonstance 1981-2005 *(Marseille, Le mot et le reste, 2006, rééd. 2008, édition augmentée en préparation),* Esthétique du livre d'artiste 1960-1980 : une introduction à l'art contemporain *(Paris, Bibliothèque nationale de France & Jean-Michel Place, 1997 ; nouvelle édition revue et augmentée : Paris, BnF & Marseille, Le mot et le reste, 2012).*

Harold HINSINGER

Écrire en quelque façon. Œuvres et théories de Victor Burgin

L'artiste anglais Victor Burgin manie photographie, vidéo et nouvelles technologies. Formellement, ses œuvres reposent sur l'association souvent reconduite du texte, de l'image photographique et/ou filmique et du pictogramme. Les processus narratifs complexes créés par la juxtaposition du texte et de l'image, l'accent mis sur la prise de position du spectateur dans l'élaboration du processus d'interprétation, sont à mettre en relation directe avec les penchants de l'artiste pour les théories sémiotiques et psychanalytiques. Dans ses livres d'artistes, ses photographies et ses vidéos, Burgin revêt alternativement le rôle d'un littérateur, d'un gloseur, d'un théoricien ou d'un traducteur. À l'instar de l' « hacedor » de Borges, l'artiste devient auteur au sens de faiseur, producteur. Délocalisé, photographié, projeté, lu, le texte joue avec les catégories poïétiques développées par Genette dans *Palimpsestes*, et perd en statut ce qu'il gagne sur le terrain de l'esthétique. En parallèle de sa production artistique, Burgin suit une carrière universitaire. Le cour qu'il donne à la School of Communication de la Polytechnic of Central London de 1974 à 1988 imprègne les pratiques de ses étudiants. Tous associent, sous son « égide », texte et photographie. L'attrait de Burgin pour le littéraire, et plus globalement pour le textuel, méritera donc d'être analysé en deux temps : d'une part son quotient strictement artistique, de l'autre le « reste théorique » universitaire.

Harold HINSINGER *est doctorant en première année d'histoire de l'art contemporain à Paris 4 Sorbonne sous la direction d'Arnauld Pierre. Son sujet de thèse porte sur l'artiste anglais Victor Burgin et, à travers lui, sur la pratique artistique anglaise des décennies 70-80. Ses deux précédents mémoires de master 1 et 2 portaient respectivement sur l'« Utilisation critique du Palimpseste de Gérard Genette pour une approche de l'art contemporain » sous la direction de Michel Gauthier et « La persistance du genre dans la photographie d'Olivier Richon » sous la direction de Guillaume Le Gall. En parallèle de ses recherches, il a rédigé dernièrement deux ouvrages sur les photographes contemporains Franck Bohbot et Bernhard Hartmann, à paraître aux éditions Yellowkorner.*

Camille Debrabant

Le peintre rattrapé par l'écrivain :
une réconciliation de l'image et du texte dans la peinture française des années 1980 ?

Lieu privilégié de la réintroduction du langage, les peintures de Jean-Michel Alberola et celles de Robert Combas s'inscrivent au début des années 1980 dans l'héritage du « tournant textuel » négocié par la néo-avant-garde des années 1960-1970. L'intégration, ou l'absorption, du mot dans la peinture y sert des intentions contraires, participant chez l'un d'un processus de conceptualisation de l'image et relevant chez l'autre d'une opération de complète désacralisation de la lettre.
En dépit de leurs finalités inverses, ces œuvres privilégient un même procédé d'hybridation qui constitue la spécificité de la scène française, contrastant avec le régime de la contiguïté du texte et de l'image qui prévaut chez les tenants de la *Pictures Generation* américaine, tels Sherrie Levine, Barbara Kruger ou Richard Prince.
Pour mettre au jour les enjeux idéologiques et historiographiques qui président à cette « éruption du langage », interprétée par Craig Owens dès 1980 comme le symptôme du postmodernisme, différents arguments seront considérés, notamment l'hypothèse de la vocation didactique de la peinture textuelle et de la « tentation littéraire » comprise par Jean-Marc Poinsot comme encouragement de la participation du spectateur à l'œuvre.

Docteur de l'Université Paris 1 en histoire de l'art contemporain, Camille Debrabant a consacré ses recherches de thèse au sort théorique réservé à la peinture à l'ère du postmodernisme entre 1962 et 1989. Ayant participé à différents colloques consacrés au postmodernisme, au recyclage de l'image et au discours critique chez Walter Benjamin, elle a collaboré aux expositions et publications du cabinet d'art graphique de l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris, de 2005 à 2012. Successivement chargée de cours aux Beaux-arts de Paris, à l'Université Lille 3 et à l'École nationale de la statistique et de l'analyse de l'Information de Rennes, elle a également assuré la fonction de professeur remplaçant à l'École des beaux-arts d'Angers. Chercheur associé à l'HICSA (Paris 1 Panthéon Sorbonne), elle s'intéresse en particulier à la question de la théorisation et des rapports entre les discours historiographiques et les pratiques artistiques.

Emeline Jaret

Philippe Thomas, artiste de l'*entre-deux*.
Introduction à l'analyse de la structure narrative de son œuvre

La structure de l'œuvre de Philippe Thomas prend la forme d'une fiction (dans son acception générique) dont il pose les bases en 1981 et qu'il construit jusqu'en 1995. Émancipée du cadre dans lequel elle s'élabore traditionnellement (le roman ou le cinéma), cette fiction prend ici place directement dans l'espace réel, dans un jeu de contaminations réciproques. Apparaissant ainsi à la fois comme thème et structure de son œuvre, elle répond à un schéma narratif qui emprunte aux lectures dont l'artiste se nourrit, allant de Maurice Blanchot à Georges Perec, en passant par Vladimir Nabokov, Fernando Pessoa, Claude Simon ou Jean Potocki entre autres. Doublée d'une délégation de l'autorité auctoriale, elle se caractérise par une pratique citationnelle qui permet à Philippe Thomas de semer des indices dans chacune de ses pièces, créant un véritable jeu de pistes pour le regardeur. Ces indices, qui fonctionnent comme des pièces à conviction, sont d'ailleurs parfois les seuls garants d'une cohésion que la diversité formelle tend à remettre en cause, puisque par la pluridisciplinarité de son travail Philippe Thomas tente d'investir tous les domaines de l'art (écriture, peinture, sculpture, photographie, performance, etc.). Cette communication sera ainsi l'occasion d'élaborer une analyse de la structure narrative de l'œuvre de cet artiste de *l'entre-deux*, en interrogeant tant ses références littéraires que son articulation dans le champ artistique.

Doctorante en histoire de l'art contemporain, Émeline Jaret a commencé en 2011 une thèse monographique sur l'œuvre de Philippe Thomas, sous la direction d'Arnauld Pierre à l'Université Paris 4 Sorbonne. En 2013, elle a été lauréate de la Bourse « Histoire de l'Art » du Centre Pompidou dans le cadre de laquelle elle a réalisé un état des fonds de la Bibliothèque Kandinsky. Elle y a également traité et inventorié le Fonds Philippe Thomas, opérations à l'issue desquelles elle a organisé une exposition documentaire sur AB*, l'une des premières œuvres de l'artiste, à la galerie mfc-michèle didier, Paris, en mai 2014. Elle a participé au numéro de la revue* Retour d'y voir *consacré à Philippe Thomas en 2012, par le biais de trois articles, une chronologie et une bibliographie ; et pris part à la préparation de l'exposition personnelle de l'artiste organisée par le Musée d'art moderne et contemporain de Genève début 2014. Elle est membre du comité de rédaction de la revue d'esthétique* Marges*, publiée aux PU de Vincennes.*

Cécile Mahiou
Spoerri, Perec, Levé : la liste comme tactique

En 1962, l'artiste Daniel Spoerri fait paraître un petit opuscule intitulé *Topographie anecdotée du hasard*. Celui-ci est le résultat d'une collaboration avec l'artiste Robert Filliou, et se présente sous la forme d'un petit livret qu'il qualifie d'« essai », et qui est constitué d'une liste numérotée de descriptions d'objets se situant sur une table, dont il fournit au lecteur la topographie. C'est son fonctionnement en tant que dispositif textuel que nous étudierons en le rapprochant de deux autres ouvrages postérieurs, *Je me souviens* de Georges Perec, paru en 1978, et *Œuvres* d'Édouard Levé, publié en 2002. À partir de cette étude comparative, nous mettrons en évidence les enjeux d'un recours expérimental à une forme singulière – la forme liste + index. Dans les trois cas, l'ouvrage édité est présenté comme le résultat temporaire et inachevé d'une pratique : « recréer les objets à travers la mémoire au lieu de les montrer réellement » pour Spoerri, se remémorer des « souvenirs non personnels » pour Perec, et établir une « liste d'œuvres dont l'auteur a eu l'idée mais qu'il n'a pas réalisées » pour Levé. Le choix tactique du dispositif permet à ces trois artistes-écrivains de déjouer les codes de l'écriture autobiographique et la logique linéaire caractéristique du récit fictionnel ou factuel. On se propose d'en analyser les enjeux, notamment sur le plan de l'inscription de ces productions discursives et de leur réception dans les deux champs respectifs de l'art et de la littérature.

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Lyon, agrégée de lettres modernes, Cécile Mahiou est attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne au département Arts et Sciences de l'art, où elle achève une thèse d'esthétique intitulée Poïétiques du quotidien : de l'art de vivre au non-art *sous la direction de M. Dominique Chateau. Elle fait partie de l'équipe* Aesthetica *de l'Institut ACTE. Ses recherches portent notamment sur les rapports que les pratiques artistiques et littéraires contemporaines entretiennent avec les différentes formulations théoriques – philosophiques et sociologiques – autour de la notion de quotidien. Cécile Mahiou est membre fondateur de la revue* Proteus – Cahiers des théories de l'art. *Elle a notamment co-dirigé le numéro 7 de la revue,* Arts de la perturbation*, paru en juillet 2014.*

PANORAMAS CONTEMPORAINS

Jean-Pierre Salgas
Édouard Levé : la littérature comme « art contemporain »

La « tentation littéraire » est dès le départ présente dans ce qui deviendra l'art « contemporain » – chez le rousselien Marcel Duchamp (Rrose Sélavy). Et, à partir de la Seconde Guerre Mondiale, la tentation « art contemporain » est celle d'une partie de la littérature française soucieuse de repartir à zéro – chez Raymond Queneau (*Exercices de style*, dont en 1960, l'Oulipo sera une des conséquences). Dans le dernier quart du XXe siècle, notamment parce que Georges Perec a installé l'Oulipo dans tout le champ de la création bien au-delà du groupe et de la littérature, les deux n'ont cessé de se croiser (Sophie Calle, Claude Closky, etc.). Je reviendrai ici sur la trajectoire d'Édouard Levé (de 1992 à 2007), d'abord peintre moderne puis photographe plasticien et artiste-écrivain contemporain (*Œuvres*, 2002). D'Édouard Levé et de certains de ses amis (Valérie Mréjen, Thomas Clerc).

Jean-Pierre Salgas. Né en 1953. Critique depuis 1983 (notamment : Revue parlée *du Centre Pompidou de 1987 à 1992,* Art-press *de 1992 à 2000). Professeur en Écoles nationales d'art depuis 1994. Auteur de deux livres sur Witold Gombrowicz (Seuil, 2000 ; l'Éclat, 2011). Du film* Christian Boltanski, signalement *(Centre Pompidou, 1992). D'une anthologie de la revue* Tel Quel *(Basa, Moscou, 2011). Commissaire des expositions :* 1968-1983-1998 Romans mode d'emploi *(Adpf, 1998),* Les trois mousquetaires : Witkacy, Schulz, Gombrowicz, Kantor *(Musée des Beaux-Arts de Nancy, 2004),* « Regarde de tous tes yeux, regarde », l'art contemporain de Georges Perec *(Musée des Beaux-Arts de Nantes, 2008).*

Magali Nachtergael
La « néolittérature » : littérature plastique et fictions d'artistes

Comment la littérature contemporaine s'est-elle adaptée au régime de visibilité actuel ? Sous la pression des évolutions propres à l'ère numérique et à la culture de l'écran (*Après le livre*, Bon, 2010), on assiste à un élargissement de la notion même de littérature vers d'autres formes « hors du livre » (*Littérature*, n°112, Rosenthal & Ruffel dir., 2010). La littérature, en s'émancipant de la seule forme

texte, renoue ainsi avec son oralité, sa performance, sa dimension graphique, plastique, voire bibliophilique, et recrée des communautés composées d'un public de lecteurs, spectateurs et auditeurs qui font face à une nouvelle littérature marquée par la plasticité. La définition de littérature nécessite donc une réactualisation et une ouverture au-delà du seul « texte » : visualité, performance, transmédialité et hybridité sont les mots qui régissent ce régime littéraire contemporain. La collection lancée dans le cadre du programme Les Contemporains (Flécheux & Nachtergael dir., Editions Manucius, Paris) a pour but de rendre compte des intersections entre littérature et arts visuels et de constituer un corpus-témoin de ce que pourrait être la « néo-littérature ». Il s'agit aussi à l'arrière-plan de repenser les outils des études littéraires pour adapter le discours critique aux objets contemporains et aux avancées théoriques (notamment dans le champ des *visual studies*).

Magali Nachtergael *est maître de conférences en littérature et arts contemporains à l'Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité. Elle est porteuse principale avec Céline Flécheux du programme de recherche* Les Contemporains, littérature, arts visuels, théorie *(lauréat appel Initiatives innovantes IDEX SPC pour la période 2013-15). Elle a publié* Les mythologies individuelles. Récit de soi et photographie au XXe siècle *(Rodopi, 2012) et prépare une exposition* Lumières de Barthes *au Frac-Aquitaine et au centre d'art Image/Imatge dans le cadre du centenaire de Roland Barthes en 2015.*

TABLE RONDE

animée par Jean-Max Colard et Nicolas Fourgeaud
avec Mathieu Copeland, Elodie Royer et Yoann Gourmel, commissaires d'exposition

Maître de conférences habilité à diriger des recherches, Jean-Max Colard *enseigne à l'Université Lille 3 la littérature contemporaine, notamment dans ses relations avec l'art contemporain. Également critique d'art et commissaire de nombreuses expositions : « Perpetual Battle » au Baibakov Arts Center de Moscou en 2010, « Offshore » à la Fondation d'entreprise Ricard à Paris en 2005, « La Nuit des tableaux vivants » conçue avec Christian Bernard à Toulouse en 2009, à Paris en 2012. Il a également co-dirigé avec Juliette Singer le projet « Poétique du chantier » (exposition au Musée-Château d'Annecy, publication collective revue* Ligiéa*). Enfin, il prépare actuellement l'exposition « Duras Song » à la Bpi du Centre Pompidou en octobre 2014, consacrée à l'œuvre de Marguerite Duras. Il a récemment publié un recueil de rêves critiques,* L'exposition de mes rêves *(Mamco, 2013), et prépare l'édition des écrits de l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster aux Presses du réel.*

Enseignant en histoire et théorie de l'art à la Haute École des arts du Rhin depuis 2012, Nicolas Fourgeaud *a soutenu une thèse de doctorat sur l'art de la performance et son rapport au document (« La performance à l'épreuve de ses médiations », Paris III). Il organise (avec Janig Bégoc, Sylvain Diaz et Isabelle Reck) le colloque* Texte et performance : au croisement des arts visuels et des arts du spectacle *en octobre 2014 à l'Université de Strasbourg. Il est aussi critique d'art (*Art 21, L'Art même, Artpress*) et commissaire d'exposition.*

Commissaire d'exposition et éditeur, Mathieu Copeland *vit et travaille à Londres. Diplômé du Goldsmiths College de Londres, il a notamment organisé les expositions* Vides *(aux côtés de Laurent Le Bon, John Armleder, Gustav Metzger, Mai-Thu Perret et Clive Phillpot) au Centre Pompidou et à la Kunsthalle Bern en 2009,* Soundtrack for an Exhibition *et* Alan Vega *au Musée d'Art Contemporain de Lyon,* Expart-Art Centre / EAC *(avec Brian Eno, Pierre Huyghe, Ben Kinmont, Claude Lévêque, Didier Marcel, Olivier Mosset, Shimabuku, Dan Walsh et Ian Wilson) à l'ICA de Londres, au Musée d'Art Contemporain de Lyon, au Museum Sztuki Lodz, au CAC Vilnius, Kunstihoone Tallinn et à Bizart Shanghai,* Meanwhile... Across Town *(avec Cerith Wyn Evans) au Centre Point Building de Londres. Il a également édité le livre* Anna Sanders Films – The In-Between, *publié aux Presses du réel.*

Élodie Royer *et Yoann* Gourmel *sont commissaires d'exposition. En 2014, ils sont commissaires d'un cycle de trois expositions au Centre européen d'actions artistiques à Strasbourg, conçu autour de trois personnages fictifs de la littérature, « Rose », « Seymour » et « Ernesto ». De 2011 à 2013, ils ont été commissaires associés à la programmation du Plateau, Frac Île-de-France, Paris. Dans ce cadre, ils ont réalisé les expositions « En quatre temps, trois mouvements » (2013), « Une Préface » (2013), « Les Fleurs américaines » (avec le Salon de Fleurus, New York et le Museum of American Art, Berlin, 2012), « Abitacollection » (2012), « Le Mont Fuji n'existe pas » (2012) et « Le Sentiment des choses » (2011). De janvier à juin 2011, ils ont été lauréats de la Villa Kujoyama, résidence de recherche du Ministère des Affaires Etrangères et de l'Institut Français à Kyoto, Japon. En 2010, ils ont été lauréats du 5e Premio Lorenzo Bonaldi per l'Arte pour lequel ils ont réalisé l'exposition « The Crystal Hypothesis » à la GAMeC, Bergamo. De 2007 à 2010, ils ont collaboré au programme de gb agency, Paris, où ils ont notamment fondé l'espace d'exposition temporaire « 220 jours » (septembre 2007 – mars 2008). Ensemble ou séparément, ils ont entre autres organisé des expositions à Mercer Union, Toronto, à Hermes und der Pfau, Stuttgart, au Palais de Tokyo, Paris, au Frac Pays de la Loire, Carquefou. Leurs projets sont documentés sur le blog : http://220jours.blogspot.fr/*

Laurence CORBEL

Arts de la fiction, fictions de l'art

Devenu depuis quelques décennies une forme de prédilection pour les artistes, l'écrit fictionnel se décline selon des registres variés, invitant à repenser les rapports entre arts visuels et littérature. À partir de l'analyse d'un corpus de textes narratifs qui explorent les frontières incertaines entre réel et imaginaire, nous proposons d'étudier le statut de quelques fictions d'artistes - fictions documentaires de Tacita Dean, fictions politiques de Liam Gillick et pop fictions de Richard Prince. Ces fictions comportent plusieurs niveaux de narrations et associent au récit d'une histoire celui d'une œuvre en train de se faire à laquelle elles s'articulent selon des modes variés. Dans la perspective d'une approche pragmatique, il s'agira de dégager la spécificité de ces dispositifs fictionnels artistiques au regard des fictions littéraires, de montrer comment ils fonctionnent : s'il est d'usage de considérer la fiction comme un critère de littérarité, ces fictions d'artistes se distinguent par la relation étroite qu'elles entretiennent avec des œuvres et leur inscription dans des agencements d'éléments hétérogènes. La présence de ces éléments contextuels soulève plusieurs questions tant du point de vue de la poétique de la fiction qui s'invente ici que de celui de la réception et de son cadre interprétatif : quels effets de significations propres ces dispositifs fictionnels artistiques produisent-ils et quelles expériences proposent-ils au spectateur-lecteur ?

Laurence CORBEL est maître de conférences en esthétique et philosophie de l'art à l'Université Rennes 2. Elle a publié Le discours de l'art. Écrits d'artistes 1960-1980 *aux Presses universitaires de Rennes (2012) et de nombreux articles sur les écrits d'artistes des XXe et XXIe siècles dans des revues (*Nouvelle revue d'esthétique, Marges, (Sic), Art Présence*). Elle co-dirige le programme de recherche « Écritures et paroles d'artistes aux XXe et XXIe siècles. Cartographie d'une pratique en évolution : stratégies, circulations, échanges et réseaux » subventionné par le Ministère de la Culture et mené en partenariat avec l'ENSA de Bourges. Ses travaux les plus récents portent sur les formes orales des discours d'artistes (conférences, performances et entretiens) prolongeant le colloque « Les conférences d'artistes : entre fiction théorique et geste artistique » qu'elle a co-organisé à Rennes en 2012 ainsi que sur les rapports entre arts visuels et littérature.*

Kim GORUS

Entre historiographie et fiction : l'emploi de textes comme stratégie artistique

Inventory of Possible Narrations de l'artiste Néerlandais Paul Hendrikse (1977) est un livre qui fait partie d'une série de travaux autour de l'écrivain Sud-Africain Ingrid Jonker (1933-1965). Cette série, qui s'appelle *Hauntology of Smoke and Ochre* (2009-2013), consiste en des vidéos, des performances et un livre qui balancent tous sur la frontière entre historiographie et fiction. Dans *Inventory of Possible Narrations*, notamment, Hendrikse a demandé à cinq écrivains d'écrire des textes incarnant la figure de Jonker. Dans ce sens-là Hendrikse essaie de prolonger l'œuvre de cet écrivain mort très jeune. Au même moment la figure biographique de Jonker s'éclipse par le double jeu sur l'identité absente.
La stratégie employée dans *Sweet Sweat* de l'artiste Israélien Roee Rosen (1963) est complètement différente. Le roman, écrit sous le pseudonyme de Justine Frank, est une parodie de la littérature pornographique-transgressive. Cette Justine Frank, soi-disant la maîtresse de Bataille dans les années trente, a réellement eu des expositions sous son propre nom dans le monde entier. Le livre fait donc partie d'une stratégie calculée qui à la fois renforce et ironise l'illusion de ce personnage inventé.
Dans ma présentation je voudrais montrer comment l'utilisation des textes et du format du roman peut servir des stratégies bien différentes qui contribuent à la problématisation et la diversification des concepts autoritaires comme identité, histoire et le Livre.

Kim GORUS (1982, Bruxelles) a étudié la littérature à la Vrije Universiteit Brussel (VUB) et l'art contemporain à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Elle a obtenu un doctorat en études littéraires comparées à la VUB en 2011 avec une thèse sur le rôle de l'art plastique dans l'œuvre de l'écrivain Belge Peter Verhelst. Depuis 2009 elle travaille à l'École supérieure des arts Saint-Luc à Anvers (Sint Lucas Antwerpen) ou elle est chargée de cours en narratologie et littérature visuelle. Elle fait aussi partie d'un projet de recherche sur l'emploi des stratégies narratives dans l'art contemporain. En 2015 elle sera chargée du cours de poésie moderne et contemporaine au département de lettres de la VUB.

Sylvia CHASSAING

Fonctions des textes dans *Doubles-Jeux* de Sophie Calle

Dans *Doubles-Jeux*, Sophie Calle se propose d'incarner le personnage qu'elle a inspiré à Paul Auster dans *Léviathan*, Maria, en réalisant les projets artistiques que l'écrivain new-yorkais lui y prête, mais aussi en lui offrant de diriger ses actions pendant une semaine, de façon à faire d'elle un personnage dont il serait l'auteur. Doubles-jeux, littéraire par son origine, constitue alors un observatoire des modes d'inclusion du texte dans l'art contemporain et de son rapport avec la littérature. Nous étudierons ici la manière dont Sophie Calle intègre dans *Doubles-Jeux* les différents textes dont le projet s'inspire ou auxquels il a donné lieu, en prêtant attention aussi bien à leur disposition typographique qu'à sa valeur littéraire – les textes de Sophie Calle ont-ils le même statut littéraire que ceux de Paul Auster ? – pour voir à terme comment l'usage par l'artiste du texte comme matériau, dans cette collaboration avec un romancier, aboutit à une redéfinition du fait littéraire.

Normalienne et agrégée, Sylvia CHASSAING a soutenu en 2012 un mémoire de master sur la présence de l'histoire de l'art dans les œuvres de Pascal Quignard et Pierre Michon, dont les principales conclusions ont été reprises sous forme d'article dans la revue Fixxion. *Elle commence désormais une thèse de littérature comparée à l'Université Paris 8, sous la direction de Lionel Ruffel, sur la représentation de l'art contemporain dans la littérature française et états-unienne.*

Émilie FRÉMOND

***De rerum fabula / de rerum natura* : le livre de la nature et ses fictions.**
Patrick Corillon - Joan Fontcuberta

Quoique « le livre de la nature » apparu à la Renaissance ne soit plus aujourd'hui qu'une fable épistémologique, la métaphore acquiert une portée inédite lorsqu'elle rencontre le livre d'artiste qui, réactivant le paradigme d'une lisibilité du monde, transforme l'herméneutique en fiction. Deux artistes contemporains s'y essaient, pour interroger symétriquement la nature de la photographie (Joan Fontcuberta) et celle du langage (Patrick Corillon). Inventeurs l'un et l'autre de personnages qui sont autant de figures de déchiffreurs, faux botaniste ou faux naturaliste chez l'un, personnage faustien en quête de nom chez l'autre, appelé à trouver « le livre délavé » que la nature lui tend pour y inscrire de nouveaux signes — ces deux artistes que rapprochent une discrète filiation surréaliste, s'interrogent de manière très différente sur la lisibilité du monde. Si chacun se propose d'écrire de nouvelles pages dans ce livre de la nature dont le souvenir est suggéré par le dispositif même de l'objet (imitation du traité d'histoire naturelle qui concurrence le Livre de la Création chez l'un, invention de paysages graphiques ou transformation oulipienne de la *veduta* classique chez l'autre), c'est autant pour rendre à la métaphore du livre ce qu'elle contient de fiction — en substituant par exemple au *De rerum natura* de Lucrèce un *De rerum fabula* (Corillon) — que pour dénoncer cette fiction théologique désormais laïcisée qui voudrait faire de la nature le lieu de la vérité.

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, agrégée de lettres modernes et docteure en littérature française, Émilie FRÉMOND est spécialiste de poésie moderne, et plus particulièrement du mouvement surréaliste auquel elle a consacré l'essentiel de ses travaux. Elle s'intéresse aux formes d'échanges entre littérature, discours de savoir (géographie, médecine, anthropologie) et arts plastiques, et collabore à plusieurs projets portant sur la poésie moderne, le rêve ou la publicité. Elle enseigne actuellement en Première supérieure au Lycée Louis Thuillier d'Amiens. À paraître chez Classiques Garnier, Le Surréalisme au grand air. Une anthropologie poétique de la nature.

Nicolas FOURGEAUD
Entre performance et texte littéraire : le cas du « roman parlé » de Benjamin Seror

De manière générale, le texte est considéré comme un objet problématique dans la performance, car il renverrait par trop à l'idée d'une œuvre fixée et répétable, d'un auteur imposant ses vues... La littérature envisagée comme forme inscrite semblerait donc ne pas pouvoir trouver sa place dans une telle approche. Loin de perpétuer ces critiques, certains membres de la jeune scène de performance assument leur rapport au texte, sans y voir de contradiction. On se focalisera sur le projet de « roman parlé » de Benjamin Seror (Fr., né en 1979), un ouvrage issu de la retranscription fidèle ou aménagée de performances récentes de l'artiste. Il s'agira d'étudier ce roman en tant qu'objet : comment celui-ci s'intègre-t-il à une pratique qui fonctionne à la fois sur des situations éphémères et sur des objets pérennes (maquettes, décors) ou des expositions ? On interrogera aussi le statut du texte (document ? texte autonome ?), son mode de production et la fonction du recours à un genre littéraire. De quelle stratégie relève la publication d'un roman pour un artiste contemporain ?
On mettra ce travail en perspective avec la proposition des performeuses Louise Hervé et Chloé Maillet, qui ont demandé à différents auteurs d'écrire des nouvelles basées sur leurs travaux récents [Ch. Maillet, L. Hervé, *Attraction étrange*, Dijon, Les Presses du réel, 2013], ainsi qu'avec différentes œuvres historiques (le roman *A. A Novel* d'Andy Warhol (1968), les *talk poems* de David Antin...).

Nicolas FOURGEAUD : voir notice plus haut (table ronde).

Marion DANIEL
Anne de Sterk et Dominique Petitgand : paroles manquées

« Tricherie salutaire », « leurre magnifique » : les écrivains s'emparant de la langue développent une relation de non-soumission avec celle-ci, écrit Roland Barthes dans sa leçon inaugurale au Collège de France. Avec d'autres moyens, sonores, plastiques mais aussi filmiques, les artistes entretiennent également avec la langue une relation de liberté, qui en fait éclater les règles et le sens. Anne de Sterk et Dominique Petitgand envisagent le texte entre son, visualité et littérature. « Je porte à bout de bras la parole de qui m'a manqué, la parole manquée », cite Anne de Sterk. En traduisant, dans ses partitions, le son en image et dans ses pièces sonores, l'image en son, elle désigne ces dehors de la parole, situés à l'endroit du manquement et de ce que l'on ne parvient pas à dire. Dominique Petitgand déconstruit quant à lui les modes d'énonciation, accordant autant de place au silence qu'aux mots. En repensant fondamentalement le rythme et la syntaxe d'une parole, ces deux artistes inventent grâce au montage des formes de récits fragmentés. « Il s'agit de révéler, par le biais du montage, le chemin qui va vers l'énonciation, ce qui la retient et la prépare, quand la parole patine ou que la pensée est prise en défaut », écrit Petitgand. Une façon, chez l'un comme chez l'autre, dans deux histoires et à travers des médiums différents (pièces sonores, radiophiques, installations sonores), de repenser la construction du texte dans ses relations à l'image, au silence et à l'espace.

Marion DANIEL, docteure en littérature française, critique d'art et commissaire d'exposition, membre de l'AICA, enseigne l'histoire de l'art à l'ESBA-Nantes et est commissaire associée au Frac Bretagne, Rennes. Sa thèse (Paris IV, 2008) portait sur La poésie critique. Écrits de poètes sur les peintres et les sculpteurs (1945-1970)*. En 2013, elle a été commissaire au Frac Bretagne des expositions Esther Ferrer (*Esther Ferrer, *Mac/Val éd., 2014) ; Renée Levi (*Renée Levi, Tohu-Bohu, *Frac Bretagne éd., 2014, dir. publ.) ; Dieter Roth (*Dieter Roth, Processing the World, *Les presses du réel, 2014, dir. publ.). Elle a également conçu l'exposition « Poétique d'objets » (LAAC, Dunkerque, éd. Dilecta), « Langue des oiseaux et coq à l'âne – Autour de Raymond Hains » (Frac Bretagne, 2014) et des expositions liées à la jeune création en France et à l'étranger. Elle écrit régulièrement dans des monographies (R. Hains, J. Villeglé, F. Lucien, P. Soriano, J. Lasker, etc.) et revues (*Dits, Roven, Critique d'art*).*

Véronique Terrier Hermann
Modèles littéraires à l'œuvre dans le film essai : le cas Montaigne

Si l'essai tire sa première puissance de Montaigne, il se développera au sein de la Littérature tout en gardant son indépendance. Le XX[e] siècle le verra naitre au cinéma, tantôt dans sa version expérimentale (dans la lignée de Richter), tantôt dans sa version documentaire et littéraire (Marker), le tout, marqué par une forte dimension critique (théorisée par Adorno).
L'écriture de l'essai, toute de singularité, d'hétérogénéité, voire d'impureté, est avant tout une forme libre. Sensible ou érudite, elle est un regard sur le monde. Tel un engagement de la pensée dans la forme, elle se tient au point de rencontre entre une écriture fictionnelle et documentaire, poétique et politique, dont l'étendue des sujets ne connaît que les limites de son auteur.
On ne s'étonnera pas alors que de nombreux artistes contemporains se soient tournés vers cette forme filmique, elle même empruntée à la littérature, qui leur permet d'expérimenter autant de formes et de modes d'expression au service de leur regard.
À partir de films sélectionnés dans le champ de l'art contemporain, nous tenterons de mettre en exergue quelques procédés empruntés à la littérature de l'essai (écriture du Je, mise à l'épreuve, forme ouverte, fragment, littérature in potentia...), tel un lointain écho à Montaigne.

Véronique Terrier Hermann*, historienne de l'art contemporain, enseigne à l'école des Beaux arts de Nantes. Après un doctorat sur les « Détournements du littéraire dans les arts plastiques, 1961-1994 » (publication dans* Pratiques et Réflexions sur l'art*, Presses universitaires de Rennes, n° 7, automne 1999), elle travaille sur les relations que l'art contemporain entretient avec d'autres champs, et plus particulièrement le cinéma. Elle a notamment publié « Cinéma et art contemporain, nouvelles approches de l'essai »,* Marges*, n° 10, 2010, Presses Universitaires de Vincennes, et collabore au programme de recherche « Start Making Sense ! Cinéma et Art contemporain transforment l'essai » auprès de la Head-Genève, pour lequel elle publie prochainement « A French Touch, ou de l'art de filmer la parole au pays de Montaigne... », éditions Head-Genève/Mamco (à paraître en 2014), ainsi qu'au programme de recherche « Frontières, spatialités, Art » (2014-2016, Esbanm/LAUA).*

Caroline Zekri
Le texte anticorps de l'image : D'Agata écrivain

Depuis la fin des années 1990 l'œuvre du photographe français Antoine D'Agata se déploie au croisement de l'engagement humain, du discours politique et de la pratique artistique. Entre ses images de la nuit, portées par le sexe et la drogue, et celles du jour, habitées par la guerre, les migrants et le monde du travail, D'Agata fait émerger des liens cachés, en confrontant différents types de violence et de révolte.
Dans cette vaste fresque du monde contemporain, aux côtés des images, souvent contre elles, parfois avec elles, les textes constituent un élément à part entière de l'œuvre. Ils sont littéraires, politiques, théoriques. Écrits par lui ou par d'autres. Dans les livres comme dans les expositions et les installations, le texte interfère avec l'image, la pénètre, s'impose souvent à elle, allant parfois jusqu'à l'effacer littéralement, comme dans le livre *Position(s)*, édité par Giuliana Prucca ou dans *Odysseia* (livre + exposition au MUCEM en 2014).
Quel que soit le medium et le support utilisés, D'Agata confère toujours au texte une fonction centrale dans l'espace de son œuvre et de sa vie, une fonction que nous avons qualifiée d'« anticorps », pour reprendre et détourner quelque peu le titre de l'un de ses ouvrages majeurs. Nous voulons donner à voir ces multiples dispositifs où le texte fonctionne comme anticorps de l'image et montrer qu'à travers eux, c'est l'acte littéraire lui-même qui est redéfini (expulsé de la littérature ?) tout autant que l'acte photographique, porté à son extrême limite.

Marquée par une formation pluridisciplinaire, entre littérature, arts et sciences politiques, Caroline Zekri *met en œuvre un travail de recherche-création. Elle est actuellement maître de conférences en littérature italienne contemporaine à l'Université Paris-Est Créteil, membre du comité de rédaction de la revue transdisciplinaire* Quaderna *et co-responsable, en son sein, de la rubrique « Création ». Elle a co-dirigé l'ouvrage* La notion de « mineur » entre littérature, arts et politique *(Paris, Michel Houdiard, 2012), dirigé le numéro 2 de* Quaderna *consacré aux pratiques plurilingues (*Plurilinguisme : de l'expérience multiculturelle à l'expérimentation*, 2014) et publié le livre de photographie/poésie* Corps sans image *(coll. « Il Fotogramma », Rome, La Camera Verde, 2014).*

Laurence Perrigault
« Ceci n'est pas un écrivain » : Arnaud Labelle-Rojoux, un artiste qui écrit

L'écriture est au cœur de l'œuvre d'Arnaud Labelle-Rojoux : écriture « en dedans », avec des livres publiés chez des éditeurs et qu'il nomme des essais ; écriture « en dehors », que l'on peut classer à partir des quatre *topoï* relevés par J. Game : le son, le corps, l'image et la scène. Labelle-Rojoux refuse toutefois d'être qualifié d'écrivain, d'historien ou de critique d'art : « Écrivain mon semblable mon frère, alors ? Non. Mais artiste mon semblable mon frère, oui. L'écriture n'est qu'un aspect, ou un versant, ou un élément d'une seule et même globalité. Tout se répond. » En nous appuyant sur l'essai d'Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain*, nous montrerons que les essais littéraires et historiques de Labelle-Rojoux (sur la performance, le scandale, l'art parodic', le Caravage, Elvis) sont l'ombre portée de son interrogation sur le présent et qu'il est de fait impossible de dissocier son œuvre écrite de son œuvre plastique – sauf à dire que rien du passé n'appartient au présent. À propos de l'écriture dans les « murs » qu'il compose et qui s'apparentent à des pages (où s'inscrivent titres, jeux de mots, listes et aphorismes), nous verrons qu'elle favorise les rapprochements les plus incongrus, sur le modèle des mots d'esprit. Labelle-Rojoux revendique cette incongruité, voire cette impureté, qui révèle le refoulé de l'art. L'association du langage avec les matériaux plus conventionnels du monde de l'art lui permet de recréer le monde, de mettre à jour de nouvelles évidences, tout en continuant paradoxalement à nous plonger en plein « cœur du mystère ».

Laurence Perrigault enseigne à l'Université de Nantes et est membre du CELLAM (Rennes 2). Ses recherches portent notamment sur les relations entre la littérature, la photographie et le cinéma. Elle vient de publier aux PUR La scène érotique sous le regard, *qui étudie à partir des recherches récentes concernant la notion de dispositif un corpus de « scènes érotiques » issues de plusieurs disciplines : les arts du spectacle, les arts plastiques, le cinéma, la photographie et la littérature.*

Arnaud Labelle-Rojoux
Dalida Shakespeare

[extrait] Je mesure l'absurdité apparente de la formulation suivante : j'écris sans penser l'écriture. C'est pourtant bien ainsi qu'il faut voir les choses : j'écris sans objectif précis, sans calculs, sans outillages conceptuels sophistiqués et surtout sans but littéraire, à partir d'obsessions très voyantes, y compris lorsqu'il s'agit d'analyses théoriques ou critiques, lesquelles sont pour la plupart provoquées par autrui. J'ai certes besoin de déclencheurs, d'« incipits », mais j'improvise les textes comme j'improvise mon travail plastique. Je ne sais jamais très bien où je vais. En cela, on pourrait qualifier cette écriture de poétique, au sens premier du terme : l'écriture s'invente avec son propos, et réciproquement. Je n'imagine, a priori, ni la forme, ni le fond. C'est ce qui surgit, ce qui arrive dans la manipulation des mots et des idées, tout ce qui me tombe sous le nez ou sous la main sans hiérarchie, y compris bien entendu ce que je trimballe comme individu disons cultivé (mais non savant), individu se mettant en crise dans la création (mais, assurément, avec des savoir-faire techniques), inexplicablement attiré par ce qu'il n'est pas. Je peux facilement être pris en défaut sur tel ou tel point, ce qui ne me blesse ni ne dérègle ma méthode sans méthode encombrée de biographèmes hermétiques. Je revendique l'incohérence de mes propos, les contractions qui tissent mes commentaires, l'impureté de mes références au demeurant très hétérogènes, la dimension fantaisiste et dispersée de ma démarche. [...] L'enjeu de l'écriture ne loge pas, pour le « sur-amateur » (Picabia) qu'est l'artiste « qui écrit », dans la « littérature littéraire ». Mais ailleurs. Dans la pose plutôt que dans la prose.

Arnaud Labelle-Rojoux s'est d'abord fait connaître dans le circuit de la performance dont il est devenu l'historien avec son livre L'Acte pour l'art *en 1988. Artiste assez indéfinissable, il expose (*Les Maîtres du désordre, *Musée du quai Branly, 2012 ;* Le Surréalisme et l'objet, *MNAM, Centre Georges Pompidou, 2013 ;* Tombe la neige, *galerie Loevenbruck, 2014), organise des événements réclamant la participation d'artistes divers (*Le prix du Nu nul, *Palais de Tokyo, 2010), « performe » (*Je suis bouleversé, une opérette de la Passion triste, *La Ménagerie de Verre, 2005 ;* Du sucre et des larmes, *Halles de Schaerbeek, Bruxelles, 2010), participe à l'écriture de spectacles (*Le Coup du Cric Andalou, *2005, et* Oncle Gourdin, *2011, de Sophie Pérez et Xavier Boussiron) et publie des livres inclassables (*Junot B. Goode, *1997 ;* Twist dans le studio de Velasquez, *1999 ;* Leçons de scandale, *2000 ;* Je suis bouleversé, *2008 ;* Twist tropiques, *2013). Il enseigne à la Villa Arson à Nice.*

Nombreuses sont les propositions artistiques contemporaines qui, d'une manière ou d'une autre, passent par le texte, le récit ou le discours : écrits destinés ou intégrés à l'exposition (cartel, feuillet, texte peint, photographié, sculpté, écrit au néon ou transformé en objet), performances orales (lectures, conférences, entretiens, interventions), livres à part entière publiés par des artistes chez des éditeurs de littérature parallèlement à leurs productions plastiques – toutes combinaisons de ces trois formes également possibles par ailleurs.

Cette tentation littéraire de l'art n'est pas nouvelle : des peintres furent poètes (William Blake) ou romanciers (Picabia), s'essayèrent au théâtre (Picasso) ; Dada et les surréalistes ont multiplié les pratiques hybrides. Mais les enjeux se sont transformés depuis le « tournant textuel » de l'art marqué par l'avant-garde conceptuelle des années soixante, depuis l'apparition, au même moment, de nouvelles poétiques d'« inclusion » et des formes « intermedia », depuis Fluxus, appelant à faire art de tout et s'emparant du discours de la sociologie et de la contestation politique, ou, un peu plus tard encore, avec l'art narratif qui a renouvelé les interactions entre texte et images.

Le colloque sera l'occasion d'observer l'empreinte de ce passé dans les productions actuelles et de voir en quoi celles-ci, plus que jamais, travaillent et transforment les formes littéraires, les régimes de fiction, de fabulation et de récit, aussi bien que le fait littéraire lui-même dans sa réalité pragmatique et sociale.

Spécialistes de littérature contemporaine et historiens ou critiques d'art croiseront leurs regards et leurs méthodes sur ces nouvelles pratiques qui déjouent les cloisonnements disciplinaires.

Organisation
Pascal Mougin, équipe THALIM « Écritures de la Modernité » (Université Paris 3 / CNRS)
pascal.mougin@univ-paris3.fr – www.ecritures-modernite.eu

Partenaires
Le lieu unique - École supérieure des Beaux-Arts de Nantes Métropole – Musée des Beaux-Arts de Nantes – Programme « Les Contemporains - Littérature, arts, théorie » (Paris 7 / Paris 13)

Comité scientifique
Bruno Blanckeman, Jean-Max Colard, Paul Dirkx, Jean-Marie Gleize, Anne Mœglin-Delcroix, Pascal Mougin, Magali Nachtergael, Michel Poivert

Renseignements lieu unique
Thérèse Jolly – litterature@lelieuunique.com – 02 51 82 15 01 – 06 84 44 57 16
www.lelieuunique.com

entrée libre dans la limite des places disponibles



UNITÉ MIXTE DE RECHERCHE
théorie et histoire
des arts et des littératures
de la modernité
XIXe-XXIe siècles





LES CONTEMPORAINS
LITTÉRATURE ARTS VISUELS THÉORIE



Mise en page, composition : PM. Photo de couverture : Agnès Geoffray, « L'encré », tampon en caoutchouc et bois, 63 x 82 x 40 cm, 2006 ; avec l'aimable autorisation de l'artiste.